

vrait tout-à-coup, et qu'une tête charmante venait respirer pendant quelques moments le grand air. Ce doux et gracieux visage, aux beaux cheveux blonds retenus par une épingle d'argent, à l'expression pure, suave, angélique, semblait être une apparition du ciel pour le pauvre Quentin ; oubliant toutes ses douleurs, il restait là, les yeux fixés sur elle, et son âme toute entière était alors dans son regard. En vain la flamme pétillait devant lui, en vain les marteaux continuaient leur vacarme, il ne voyait plus rien que la fille du peintre De Vrindt. Quelquefois il lui semblait qu'elle l'avait regardé, qu'un sourire mélancolique s'était dessiné un instant sur ses lèvres. Mais c'était une erreur, se disait-il à lui-même, c'était un jeu de son imagination.

— Oh ! je suis fou ! elle est riche et belle ! et tout Anvers sait que Vrindt est décidé à ne donner sa fille qu'à un peintre..... Et moi ! Et ses yeux retombaient sur ses mains noircies par le feu et le charbon.

Quand ces pensées revenaient, il se sentait faible ; il s'appuyait sans force sur l'enclume ; il cachait son visage de ses deux mains, et souvent des larmes brûlantes venaient couler sur ce fer qui lui paraissait moins dur que sa destinée. Quelquefois il arrivait que, rappelé à lui par quelques plaisanteries de ses camarades, il se disait en levant les yeux vers la fenêtre : O mon Dieu, elle est restée là tout le temps, elle a vu ma tristesse ; mais c'est un rêve ! Oh ! n'est-ce pas de la compassion qu'exprime cette douce figure ? La fenêtre se refermait lentement, et l'apparition s'envolait.....et le bonheur de Quentin était fini pour tout le reste du jour ; car la jeune fille avait à inspecter toute la maison de son père, et la cuisine et la cave ; puis elle passait dans sa chambre, où, assise devant un métier une partie de la journée, elle s'occupait de ces ouvrages si renommés dûs aux doigts habiles et patients des flamandes. Mais elle s'était fait un devoir de venir chaque matin d'abord dans cet appartement qui servait d'atelier et de cabinet de travail à son père. Elle donnait du jour à ces pièces et s'accordait aussi l'innocente distraction d'un coup d'œil de simple curiosité jeté dans la rue. Quand son père entrait dans l'atelier, la fenêtre se fermait, et les élèves qui, selon l'usage du temps, étaient en pension chez le maître, arrivaient peu à peu ; jamais, pendant tout le cours de la journée, Marguerite ne rentrait dans l'atelier, de sorte que Quentin, une fois cette heure matinale écoulée, n'avait plus d'espoir de la revoir.

Ainsi avaient passé pour lui le printemps, l'été et une partie de l'automne ; il se trouvait l'être le plus malheureux de la terre. Et pourtant Quentin Metsis n'était ni aussi ignoré, ni aussi abandonné